



C. GAUMONT-NOË CONSERVATION

BIODIVERSITÉ

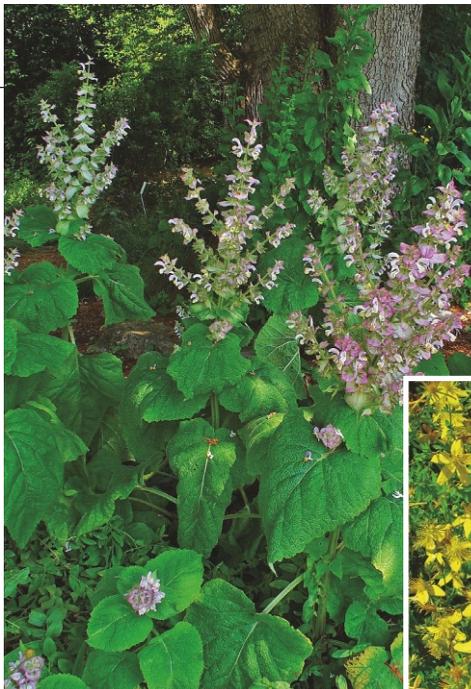
DES PAYSAGISTES REPENSENT L'APPROCHE DU JARDIN

La création de biodiversité dans les petits jardins deviendra peut-être une compétence incontournable d'ici quelques années. Pour l'instant à l'avant-garde, les quelques entreprises du paysage qui fondent leur activité sur cette composante essentielle du développement durable y croient dur comme fer. Le contexte actuel ne leur donne pas tort, au vu des multiples débats qui traversent la profession sur ce thème. Comment travaillent ces écopaysagistes ? La démarche est-elle facile à engager auprès des clients ? Réponses à travers le témoignage de quelques entrepreneurs passionnés.

[Un dossier réalisé par Nicolas Louis, avec Paul Lacoste]

Le jardin propre et au carré aurait-il vécu ? L'évolution d'une conscience environnementale, aussi bien chez les particuliers que chez les professionnels, l'avènement des pratiques raisonnées avec une réduction drastique des engrais et désherbants chimiques jusqu'au zéro phytos, une meilleure connaissance du sol, le souci d'économie en eau avec des systèmes de récupération, la recherche de matériaux plus durables et locaux... Tout cela constitue un changement de paradigme pour un nombre croissant d'entreprises du paysage, qui sont aujourd'hui de plus en plus nombreuses à créer et entretenir des jardins dits « écologiques », moins « carrés » donc, mais tout aussi beaux. Tout naturellement, la biodiversité, qui englobe les êtres vivants et leurs interactions, profite de ces évolutions. Mais est-ce suffisant ? La France occupe au niveau mondial le cinquième rang des pays hébergeant le plus grand nombre d'espèces animales et végétales menacées (source Union internationale pour la conservation de la nature, UICN). Ainsi, pour préserver la biodiversité dite ordinaire de nos espaces privés, c'est toute une conception du jardin qui doit être repensée...

Typique des jardins de curé, la sauge sclarée (*Salvia sclarea*) est une bisannuelle très décorative, tant par son feuillage que par ses longues inflorescences aux couleurs rose et bleu pastel.



et des sites associatifs⁽²⁾, disponibles sur le Web, qui peuvent venir en aide au paysagiste sur ce point. « Il ne faut pas hésiter non plus à contacter des acteurs locaux comme les parcs naturels, qui sont généralement de

bon conseil », ajoute, quant à lui, Alexis Durand-Jeanson, paysagiste-conseil et codirigeant de l'agence parisienne Prima Terra.

Le sol avant tout

La biodiversité se trouve d'abord dans le sol, base de tout jardin. Son analyse et son entretien sont donc fondamentaux. Certains établissent un simple diagnostic visuel en comptant les vers de terre quand d'autres n'hésitent pas à investir dans un pH-mètre pour mesurer son acidité avant de commander une analyse précise du sol auprès d'une entreprise spécialisée. « Cela coûte 75 euros pour une analyse globale de texture et 150 à 300 euros pour une analyse biologique, un coût raisonnable dont il ne faut pas se priver », estime Johanna Bray, étudiante en licence professionnelle Agepur (voir l'encadré Formation) travaillant pour l'entreprise francilienne Perspective Jardins. Leurs jardiniers pratiquent également le non-labour. « Fini l'usage du Rotavator! Notre entreprise ne travaille plus le sol afin de préserver au maximum la vie des micro-organismes qui créent son humus et assurent sa fertilité », explique la jeune apprentie.

Privilégier les plantes locales et mellifères

Le choix des plantes, arbres et arbustes est l'élément prioritaire dans l'esprit de beaucoup pour favoriser la biodiversité. Les règles de base sont connues et assez simples : utiliser des plantes mellifères pour attirer les insectes butineurs, en privilégiant les variétés à fleurs simples. L'accès à leur nectar est plus aisé pour les abeilles, papillons et autres coléoptères. Le paysagiste cherche dans ce contexte des variétés locales. Mais ce n'est pas si simple. « Planter des plantes sauvages, mieux adaptées aux sols de nos régions et favorisant la faune locale, c'est parfait, mais où les trouve-t-on ? Les pépiniéristes ne proposent généralement que des plantes horticoles », résume Jean-François Chevrel, formateur écopaysagiste à la MFR de Rennes. Difficile en effet de trouver du plan sauvage local en production, même si quelques initiatives allant dans ce sens commencent à naître ici ou là (voir l'encadré ci-contre). Certaines entreprises emploient désormais des profils de postes spécifiques pour engager ce travail. C'est le cas de Perspectives Jardin. « Nous avons engagé Johanna Bray pour étudier et

rechercher les plantes mellifères ou nectarifères profitables aux insectes ou aux oiseaux. Elle s'intéresse également à leurs associations bénéfiques avec d'autres espèces, afin que l'une attire par exemple les ravageurs d'une autre pour la protéger », explique Stéphane Leduc, son dirigeant. « C'est un travail à plein-temps, d'autant que chaque jardin est différent, chaque projet spécifique, et qu'il faut en plus répondre à des critères esthétiques. Si nous nous fournissons habituellement chez les pépiniéristes locaux, les recherches se font également par Internet ou dans les livres. » De son côté, Béatrice Bourgery, écopaysagiste-conseil qui a fondé il y a trois ans l'entreprise Jardin-Rêve, se base plutôt sur le réseau collaboratif de botanistes Tela Botanica⁽¹⁾, qui référence l'ensemble des espèces indigènes en France. Il existe par ailleurs des annuaires

Plante sauvage héliophile et calcicole, le millepertuis perforé (*Hypericum perforatum*), ou herbe de la Saint-Jean, se plaît dans les prairies et les talus secs.

D'autres stratégies sont possibles. Certains préfèrent ainsi mixer les variétés horticoles avec les plantes sauvages indigènes déjà présentes dans le jardin. « Dans un premier temps, nous proposons à nos clients un massif ou une bordure uniquement remplis d'espèces horticoles, qui sont mellifères et bien adaptées au climat et au sol. Puis, nous laissons les plantes locales, repérées aux environs du jardin, s'insérer parmi elles. Il peut s'agir par exemple d'iris, de pervenches sauvages, des géraniums vivaces... Cette végétation spontanée prend ainsi sa place dans un assemblage structurant, en termes de couleurs et d'esthétisme, formé par les

Projet « {flore-locale} & Messicoles »

À l'origine de la marque Pyrégraine de néou (semences pyrénéennes de restauration écologique) déposée en 2010, la Fédération des conservatoires botaniques nationaux (FCBN) s'est associée avec l'Association française arbres et haies champêtres (Afhc) et Plante & Cité pour mettre en place une marque collective pour les végétaux d'origine locale. Baptisée {flore-locale}, elle constituera un signe de qualité, destiné à la fois à accompagner le développement des filières de production et de commercialisation de plantes indigènes et à valoriser leur utilisation auprès des professionnels. Son cahier des charges définira notamment les zones de récolte et d'utilisation (la France devrait ainsi être découpée en grands territoires distincts d'un point de vue biogéographique). Cette marque se destine à toute initiative locale et tout type de flore : arbres et arbustes de haies, herbacées de revégétalisation, plantes de fleurissement... En parallèle, le groupe de travail prévoit de lancer la marque thématique Messicoles, qui respectera le cahier des charges de {flore-locale} mais sera centré sur les plantes messicoles, des espèces sauvages accompagnant les cultures (coquelicot ou matricaire par exemple).



Il peut être judicieux de mélanger espèces sauvages et horticoles pour concilier l'esthétique, demandée par le client, et la biodiversité.

C. GAUMONT-NOË CONSERVATION



Le jardin en mouvement du lycée Jules-Rieffel de Saint-Herblain (44), inspiré du concept de Gilles Clément. Ce paysagiste de renom préconise de « faire avec la nature, le moins possible contre », en conservant par exemple les espèces ayant décidé du choix de leur emplacement.

plantes horticoles. Cela demande en contrepartie un entretien et un suivi à long terme de notre part, pour rééquilibrer l'ensemble et en conserver l'harmonie, explique Alexis Durand-Jeanson. Cette façon de procéder procure un autre avantage, celui de rassurer dans un premier temps le client, qui désire un aménagement avant tout esthétique. Les plantes sauvages arrivent ensuite, sans changement trop brutal. Et la biodiversité s'implante ainsi en douceur. »

Le jardin spontané

Outre le choix des végétaux en lui-même, « encourager la biodiversité implique un renversement complet de vision dans la conception du jardin lui-même », tient à préciser Alexis Durand-Jeanson. Le jeune paysagiste élabore ainsi ses créations, encore vierges, à partir de la végétation spontanée

qu'il laisse se développer librement. Puis, en accord avec son client, il construit le jardin en fonction de la place naturelle que prennent les herbes hautes, refuge de biodiversité. Elles servent en somme de fondations pour aménager le lieu. « C'est une vision totalement inversée du jardin minéral, classique et épuré, qui fige complètement l'espace », ajoute le concepteur. Du même avis, Michel Marucca, développeur de biodiversité chez Vertdéco, estime qu'« il faut privilégier les fleurs qui se ressèment d'elles-mêmes, sur le principe du jardin en mouvement de Gilles Clément, qui évolue naturellement au fil du temps. »

Des haies diversifiées

En périphérie du jardin, la haie est un véritable réservoir de biodiversité. Elle constitue en effet un abri pour les insectes et les mammifères,

nourrit avec ses baies les oiseaux tout au long de l'année et offre une floraison étalée dans le temps aux pollinisateurs. Elle doit pour ce faire être diversifiée, l'idéal étant de mélanger un tiers d'arbustes au feuillage persistant et deux tiers au feuillage caduc. « À la différence d'un mur classique, la haie permet d'établir une liaison écologique entre les jardins, une continuité pour la biodiversité », estime Anne Lavorel, paysagiste qui conçoit des jardins naturels et écologiques. « Parmi les variétés très rustiques qui peuvent s'implanter un peu partout, certaines sont de vrais hôtels trois étoiles pour la faune », précise l'écopaysagiste Béatrice Bourgery (voir la liste ci-contre). Un saule peut par exemple attirer près de 200 insectes », s'enthousiasme Anne Lavorel. Pour Felice Olivesi, paysagiste DPLG spécialisée dans le même domaine, « certains choix sont en revanche à bannir comme les haies monospécifiques de thuyas ou de lauriers. Très courantes dans les jardins, elles tendent pourtant à acidifier le sol en excès et sont très inhospitalières pour la faune ». Pour rendre certains arbres encore plus accueillants, les écopaysagistes pratiquent parfois des tailles. « Si le terrain n'est pas trop sec, il ne faut pas hésiter à pratiquer l'étêtage des saules (ou des frênes) pour constituer des saules-têtards, autrement nommés trognés.

Haies (liste non exhaustive des hôtels 3 étoiles pour la faune)

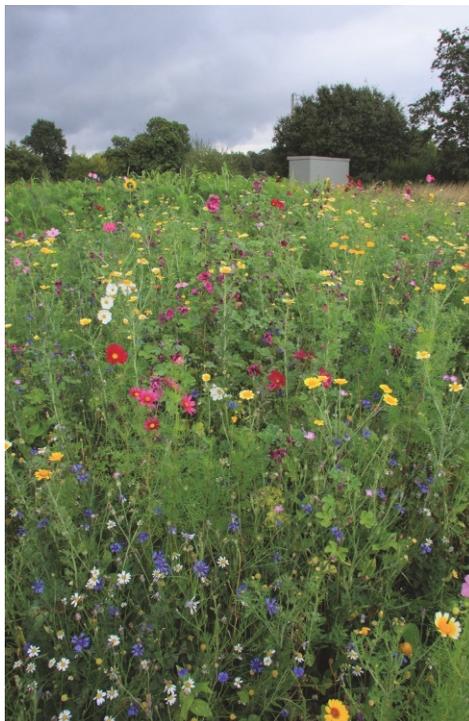
- *Acer campestre* (érable champêtre)
- *Berberis vulgaris* (épine-vinette)
- *Betula verrucosa* (bouleau)
- *Buxus sempervirens* (buis)
- *Carpinus betulus* (charme commun)
- *Cornus sanguinea*, *mas* (cornouiller)
- *Coryllus avellana* (noisetier)
- *Crataegus monogyna* (aubépine)
- *Euonymus europaeus* (fusain d'Europe)
- *Hedera helix* (lierre)
- *Ilex aquifolium* (houx vert)
- *Ligustrum vulgare* (troène)
- *Lonicera xylosteum* (camérisier à balais)
- *Prunus spinosa*, *padus* (prunelier, merisier)
- *Rhamnus frangula* (bourdaine)
- *Salix caprea* (saule marsault)
- *Sambucus nigra* (sureau)
- *Sorbus domestica*, *aria*, *torminalis* (cormier, alisier)
- *Vinurnum lantana*, *opulus* (viorne)

SOURCE : BÉATRICE BOURGERY, ÉCOPAYSAGISTE-CONSEIL DE JARDIN-RÊVE



Il est intéressant d'échelonner les tontes et de préserver des zones sauvages dans le jardin.

FELICE OLIVESI



Certains fournisseurs, comme Nova-flore, proposent désormais des mélanges spécifiques de prairies fleuries favorisant la biodiversité (pollinisateurs, oiseaux, PBI...).



La résistance aux maladies et aux parasites des haies libres constituées d'espèces variées se révèle bien meilleure que celle d'une haie monospécifique taillée drastiquement.

Ils forment de cette façon des bourrelets dans lesquels beaucoup d'animaux (insectes, couleuvres, petits mammifères carnassiers, hiboux...) peuvent trouver refuge », explique Béatrice Bourgery.

Des prairies fleuries et un calendrier de tonte

La biodiversité peut enfin être accueillie de manière très simple, en préservant un espace sauvage dans le jardin, où les herbes poussent librement. « En réduisant les tontes à certains endroits du jardin, il est facile d'obtenir une prairie fleurie naturelle, selon Felice Olivési, paysagiste DPLG. Il est intéressant d'échelonner les tontes en divisant la prairie en plusieurs parties, cela permet d'obtenir une faune et une flore plus diversifiées. » Par exemple, une parcelle tondue à ras en été reflorira rapidement en lotiers ou en trèfles,

l'autre surface fauchée un mois plus tôt portera de longues tiges vertes et fleuries, et enfin la troisième, plus haute, accueillera des criquets sur des tiges sèches de graminées. Ainsi, après une ou deux saisons, une fois que la flore de la prairie est mieux connue, il est possible de la diviser en fonction des floraisons et d'établir un calendrier de tontes adapté.

Mieux considérer l'animal sauvage

Si, du point de vue de la biodiversité, l'installation du végétal est de loin la première préoccupation des paysagistes, « peu de jardins permettent aujourd'hui d'inviter et de



La Life Box, un refuge taillé pour la ville

Vertdéco vient de développer un refuge innovant, baptisé Life Box : le réceptacle, au format A4 standardisé (21 x 29,7 cm), permet en effet à l'architecte de prévoir son emplacement dans le bâti (qui peut être une maison, un pont ou du mobilier urbain) dès la conception. À l'intérieur s'insèrent plusieurs modèles de refuges : un dortoir pour chauve-souris, un hôtel à insectes ou un nichoir pour merles, moineaux ou mésanges. Les compartiments se retirent facilement pour être nettoyés, ce qui évite la prolifération de parasites néfastes aux oiseaux. Vertdéco assure la maintenance de sa Life Box, disponible à la location pour moins de 50 € par mois.

gérer l'animal sauvage. Sa place n'y est ni prévue, ni pensée, déplore Michel Maruca de l'entreprise Vertdéco. Dans notre entreprise, nous pensons dès la conception du jardin à l'espace de vie qui sera réservé à la faune. » Mais sous quelle forme ? Si la grande mode aujourd'hui est à l'installation de ruches dans les collectivités ou les entreprises, les aménagements les plus courants dans les jardins sont sans conteste les nichoirs à oiseaux qui se répandent de plus en plus dans nos villes ainsi que les hôtels à insectes. Mais pas n'importe lesquels. « Les grands hôtels à insectes offrent certes un intérêt pédagogique, mais ils ne sont pas très efficaces. Je privilégie pour ma part les micro-habitats tels que les pierres et les branches des végétaux à bois creux. Ou alors, il faut opter pour des hôtels spécifiques, qui doivent être placés au bon endroit, selon l'espèce que l'on veut abriter : dans un massif de plantes, directe-

De nombreux modèles d'hôtels à insectes sont aujourd'hui disponibles dans le commerce. Ici, celui des Fermes de Gally.



Trois habitants de ces milieux : le hérisson, l'orvet (famille des lézards) et la salamandre commune.



Un tas de bois mort, un muret en pierres sèches ou un plan d'eau sont les éléments quasi incontournables dans un jardin tourné vers la biodiversité.

ment au sol... », estime Johanna Bray, de Perspective Jardins.

Créer des conditions favorables

Le choix des matériaux du jardin a également son influence. Il est important de privilégier les matériaux poreux, qui possèdent des anfractuosités, tels que le bois et les pierres naturelles, pour aménager un muret de soutènement par exemple, car les insectes peuvent s'y loger, contrairement aux matériaux lisses. L'installation d'un point d'eau, sous forme d'une mare par exemple, est également primordiale.

Mais de manière plus globale, le jardinier doit apprendre à connaître l'animal et ses habitudes, pour rassembler les conditions favorables à sa venue dans le jardin. « Prenons un seul exemple, celui de l'écureuil. Il n'aime pas être exposé au sol, cela est trop dangereux pour lui. Il faut donc mettre en place des bosquets, des arbres dans les haies pour qu'il y installe ses nids sans être repéré par les prédateurs », explique Jean-François Chevrel.

Ne pas hésiter à se faire aider

Dans sa quête, le paysagiste peut souvent trouver de l'aide auprès de spécialistes ou

d'associations de protection de la nature. « Je pense que, pour des projets complexes, il ne faut pas hésiter à solliciter des naturalistes ou des associations départementales de protection de la nature. Nous apprenons beaucoup avec eux, reconnaît Felice Olivesi, même si parfois la vision scientifique de l'un peut se heurter au souci d'esthétisme de l'autre. » Adhérer à ces associations peut ainsi aboutir à mettre en place des partenariats fructueux. « La Ligue de protection des oiseaux nous apporte un soutien intéressant en répondant à nos questions et en nous aidant à choisir les meilleures solutions pour attirer telle ou telle espèce d'oiseaux. En retour, nos aménagements dans les jardins de particuliers s'inscrivent dans leurs objectifs de protection », explique Stéphane Leduc de Perspective Jardins.

Approvoiser la nature, et ses clients...

Reste que l'ensemble de ces aménagements, aussi bien pour le végétal que pour l'animal, sont parfois nouveaux et déroutants pour le particulier. Beaucoup de formation et de pédagogie sont donc nécessaires pour lui proposer un projet et lui faire comprendre cette nouvelle démarche. « Il faut surtout éviter de tenir des propos dramatiques, revendicatifs ou politiques, et, surtout, ne pas faire de prosélytisme quand on veut introduire de

Formation : devenir écopaysagiste et écojardinier

Depuis 2009, la Maison familiale du paysage et de l'horticulture de Rennes-Saint-Grégoire propose deux formations professionnelles en alternance pour devenir écojardinier (Niveau IV) et écoconcepteur (Niveau II), sans doute parmi les premières du genre en France. Ces deux enseignements possèdent un module de conservation de la biodiversité végétale, avec en plus, pour le premier, un module sur l'entretien des milieux naturels. Lancées sous l'impulsion des pouvoirs publics et de la ville de Rennes, ces formations durent dix mois, avec 23 semaines de cours et 16 semaines de stages. Il existe, depuis peu, d'autres formations incluant des modules spécifiques sur la biodiversité. Parmi celles-ci, la licence professionnelle Aménagement et gestion écologiques des paysages urbains (Agepur), dispensée depuis deux ans au CFA de l'Université Pierre-et-Marie-Curie de Paris. Elle aborde la biodiversité des paysages urbains en ville, au niveau des entreprises mais également des jardins privés.

MICHEL MARUCA, développeur de biodiversité au sein de la société Vertdéco

« Le paysagiste a le devoir de préserver la biodiversité »

Comment votre entreprise en est-elle venue à former ses salariés à la biodiversité ?

■ Nous participons à la prise de conscience des menaces qui pèsent, à l'échelle mondiale, sur les écosystèmes. Nous sensibilisons d'ailleurs nos salariés durant les formations, en leur dressant un constat de l'état de la planète. Nous voulons leur faire comprendre que, dans ce contexte, le paysagiste a le devoir de préserver la biodiversité. Un point crucial alors que les chiffres du ministère de l'Écologie nous indiquent par exemple qu'il y aura 20 % d'oiseaux en moins sur les vingt prochaines années, ou bien que deux espèces animales sur trois sont vouées à disparaître d'ici 2100. En même temps, il ne s'agit pas de transmettre un message alarmiste qui pourrait stresser nos clients.

Comment développez-vous cette vision sur le terrain ?

■ Notre but est d'opérer un changement des mentalités et d'élargir les compétences de nos personnels et collaborateurs. Il s'agit de prendre en compte, lors de l'aménagement des jardins, non plus uniquement le végétal

mais aussi l'animal sauvage dont la présence assure une meilleure gestion du milieu. Prenons le cas des feuilles utilisées pour le compostage : celles-ci mettent plusieurs mois à se dégrader dans un composteur, mais seulement quelques semaines avec l'aide des vers de terre.

Cette démarche n'est-elle pas compliquée dans les espaces urbains ?

■ Absolument pas ! Le jardinier, où qu'il soit, peut donner à la biodiversité la possibilité de s'exprimer et de naître, en créant un écosystème qui n'existait pas auparavant dans la ville. En milieu urbain, les demandes du monde vivant sont en effet très pressantes : il ne tarde pas à s'installer dans le moindre espace qui lui est favorable. À Paris, par exemple, nous voyons la population de fouines augmenter, ce qui est très révélateur. La ville durable doit, selon l'entreprise, offrir un « droit de cité » à l'animal, ce qui n'empêche pas qu'il soit soumis à des contreparties et des devoirs, pour ne pas provoquer de nuisances auprès des citoyens. Nous proposons donc une domiciliation gérée des espèces sauvages, en évitant que des surpopulations ne se développent.



Quelle approche développez-vous auprès du client ?

■ Nous baissions notre budget en termes de création, car nous proposons un jardin qui évolue naturellement au fil du temps avec des fleurs qui se ressèment d'elles-mêmes, l'entretien étant participatif avec le client. Mais nous augmentons en contrepartie le budget que nous allouons à notre communication, pour sensibiliser au mieux le preneur de décision dans les entreprises qui font appel à nous.

Pour en savoir plus :
<http://www.vertdeco.fr/blog>

la biodiversité chez nos clients ! », prévient Jean-François Chevrel. Ses étudiants en formations écopaysagistes et écojardiniers se voient d'ailleurs dispenser des cours de communication. « Il est nécessaire d'engager notre client dans une démarche partici-

pative afin qu'il comprenne le sens de ce que nous faisons et qu'il devienne acteur de la démarche », précise Alexis Durand-Jeanson. Les paysagistes dispensent donc bien souvent une formation sur les bonnes pratiques du jardin aux particuliers : une approche différente des chantiers traditionnels, qui réclame un investissement dans la durée. « Si l'étude de projet prend deux à six mois, il en faut autant pour le mettre en place avec le client, sans compter le suivi du jardin que nous assurons par la suite »,

Les paysagistes soucieux de favoriser la biodiversité peuvent trouver de l'aide auprès des associations de protection de la nature et des scientifiques.

ajoute le concepteur. Des associations comme ÉcoJardin ou Noé Conservation [avec son programme Jardins de Noé⁽³⁾] apportent une aide précieuse en diffusant un contenu pédagogique très complet sur la biodiversité. « Nous travaillons pour notre part avec la charte établie pour les Jardins de Noé, qui nous aide à formaliser nos engagements et à illustrer de façon concrète auprès du particulier comment il peut envisager son jardin dans la durée », souligne Alexis Durand-Jeanson. Ce concepteur est adhérent de l'association Via Paysage, un réseau coopératif d'acteurs du paysage. Un bel exemple de mutualisation des savoirs au service du vivant. ■



POUR EN SAVOIR +

- (1) Tela Botanica (portail d'échanges entre botanistes) : www.tela-botanica.org
- (2) Contacts pour trouver des plantes locales :
 - Association française des arbres et des haies champêtres (Afhc) : www.afahc.fr/page1_3.html
 - Association Horticulteurs et pépiniéristes de France (HPF) : www.hpfconseil.com
 - Quelques spécialistes des semences et plants d'espèces indigènes : Le Jardin de Sauveterre, Le Jardin du Naturaliste, Ecosem, Biosem, Nova-Flore...
- (3) Programme Jardins de Noé, de l'association Noé Conservation : www.jardinsdenoe.org